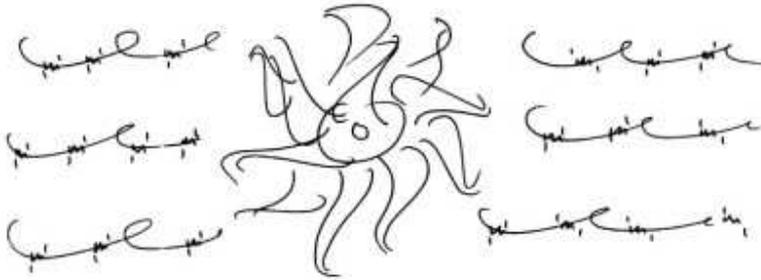


CONSCIENCE ET DECROISSANCE



"Me voilà devant une drôle d'idée : celle et folle de « dé-croître », qui en invite une autre, sa sœur jumelle, la fée « dé-croire ». Ce qui suit est une contribution, parmi d'autres, au débat-tempête qui agite la mutation sans frontière de ce XXI^e siècle des lumières artificielles.

J'ai, aujourd'hui, abandonné la dite « écologie », née de l'illusion sincère et généreuse des dernières et belles années du siècle passé. Jolie chérie ! Sous ta robe blanche-hermine, ton cœur s'est prostitué à d'autres cajoleries. Oui ! Moi aussi. Pour m'en aller vers une certaine « objection de croissance » et ses apôtres de la « simplicité volontaire ». Car, j'insiste, cette tartuferie de « croissance verte », spectacle, profit, et pouvoir en tête et bannières, ne fera que presser le dernier jus, je ris jaune, du pauvre citron-terre. La même usine change de couleur, mais sous son camouflage, c'est le même conducteur. Si je la jette au panier, c'est qu'elle est loin d'être en danger, tant elle séduit de ses promesses, le pauvre papillon qui la caresse. C'est la boîte de Pandore.

Mais il fût, avant elle, une autre conquérante tout aussi puissante. Je l'aurais surtout subie, et j'en ai un peu profité. Je dis que le salariat est, après l'esclavage, une tragique et fatale invention de notre civilisation pétrolière. Avec sa polarité, le patronat, inséparables frères ennemis, se trouve l'origine de notre système en détresse : le pillage, et en conséquence, l'épuisement de la terre, et avec elle, le saccage chez nos frères du sud-planétaire. La machine et le salaire sont les deux tétines qui nourrissent l'impitoyable capitalisme industriel. L'un des deux, le salarié, sera le premier sacrifié. Puis, pour les autres, une asphyxie instantanée. Car le pis se tarit, et de la vache, ne restera bientôt que la peau. Cette croissance bien que verdoyante, conduira l'expérience rapidement vers le même échec, la même impasse, et à sa conclusion définitive. Simplement, parce qu'elle s'assoit sur les mêmes principes de prédation, et de possession dont notre nature peine à se débarrasser.

Si loin du sol nourricier, le terrien s'est peu à peu séparé de la grand-mère. Des néo-cordons, viennent tromper, sans combler, un état d'isolement et un manque de sécurité : le net, mon chien, un portable, sa banque. C'est coûteux pour la planète, mais trop de « verts sans terre » n'osent se l'avouer.

Or paradoxalement, c'est le glas d'une croissance morte qui réveillera les cornes d'abondances. Car si la première, par sa consommation est une réponse de compensation à des frustrations, la seconde est une sensation de bien-être et de contentement. Une profonde satisfaction, la même pour tous, située au cœur de l'essentiel.

Mais la résistance est farouche : « On ne peut quand même pas se priver de tout » Alors l'écho sera clair : « Ne vous privez de rien, mais faites de bons choix ! » Et là, l'histoire, en évitant le demi-tour sur elle-même, s'élèvera au plan supérieur de son humanité en marche. Impossible ? C'est la légende du pêcheur aveugle qui, sur son bateau en dérive, ressent le mouvement de la mer, mais ne l'a jamais vu. Il veut répondre à son angoisse : « sur quoi repose le bateau ? » Il jette son filet et n'en retire que du poisson. Il conclut alors, logiquement, que l'eau n'existe pas. Car qui connaît le dessein de l'univers-terre dont nous ne sommes que les serviteurs ? Et pourquoi, même celle qui se réchauffe, n'aurait-elle pas cette intention dans les secrets de sa destinée ?

Que ta volonté soit fête !

« Durable » ou « équitable », ces mots-cachettes de l'éco-croissance, pourraient, sonnez trompettes, se définir ainsi : « Comment encore continuer sans rien changer ». Des Huloterias de sottes-moutons, Allègre-ment média-attisées et sponsarosées. Alors seulement deux ou trois idées pour remettre la poule sur ses œufs et espérer quelques poussins pour demain.

- 1- Réduire notre temps de travail professionnel, afin de le partager, d'au moins et à l'aise de moitié, qu'il soit salarié ou indépendant. A commencer par les mieux payés.
- 2- Travailler là ou nous habitons, inversement et réciproquement. De même à propos de nos consommations. Donc bienvenue à la micro-initiative et au marché localisé.
- 3- Occuper cette nouvelle disponibilité à produire, autant que possible, le nécessaire à nos besoins domestiques et ménager, évitant tant d'achats épuisants et emballages encombrants.

Et puis, un ordi, une télé, une auto, quelques journaux etc.... par village ou quartier serait peut être assez. De l'égo-gaspillage à l'éco-vivialité, voilà le programme. A la clé, une immense légèreté, bien que quelques deuils parmi les fleurs : Ho ! Chères retraites canoniques et saints avantages acquis : bienheureux ! Priez pour nous. Dehors ! La voiture en ville. Et même à la campagne dès que les citadins cultiveront leurs jardins. A chacun le sien et tiens le bien. Chapeau ! Adieu ! Le grand retour au bon vieux temps. Ouf. Car si la roue tourne sur elle-même et revient souvent vers ses amants, c'est droit devant qu'elle nous emmène. Et dans la paix : une énergie douce et inépuisable en réponse au progrès des forces brutales, même « recyclables » ou « renouvelables ». Allez les bœufs !

Et comme eux, tranquille ! Car la vitesse s'oppose directement à une autre force qui perd d'autant son temps et son espace, c'est la conscience. Et comme la roue, immobile en son centre, pressée sur sa périphérie, là, le premier choisit sa vie et là-bas, l'autre la subit. Ses rayons qui la relient la tiennent en équilibre jusqu'à trop vite, au risque de se désarticuler. La charrette s'écrasera alors sous son chargement. Là ! Vision irréversible et suicide immortel. Le syndrome du crapaud est commun à beaucoup d'organisation : se gonfler d'ambition, oubliant vite pour quel service elles furent créées. Elles ne s'occupent que d'elles-mêmes au risque de bousculer, sans en être autorisé, le territoire intime de son voisin.

Alors, conscience de quoi ? D'abord d'une stratégie dont le « croissant vert » est un expert, ainsi que tout égo avide de possession. C'est le principe de la « bonne raison », cachant, sous ses ailes, sauf innocentes, une « vraie raison ». A l'image de l'oignon, au-dehors bien habillé et tout doré, mais piquant du dedans. Ce procédé avoue, en apparence, des motifs respectables, conduits derrière, par des intentions méprisables. Les exemples sont chez soi. « Prendre conscience », c'est descendre couche par couche, sous les pelures de la structure du légume. Cette plongée, larmes à l'œil, vers la profondeur du cœur, éviterait bien des malheurs.

Cette conscience, que d'autres nomment Dieu, est une nébuleuse bien imprécise et indéfinie. Mais, loin des images éthérées et des croyances invétérées, ce serait, disons, comme être disponible et laisser le temps à la verticale de se manifester, sur l'horizon d'un quotidien très occupé. Cette divinité est là chaque fois que le geste est habité du sens. C'est la croix de notre incarnation. Et c'est de silence dont à besoin cet invité pour s'installer.

Sur le seuil, du Poisson vers le Verseau, ce passage entre deux ères s'impose d'une crise de valeurs nécessaire, entre la peur de perdre et le désir d'aller. D'abandonner nos possessions de prisonnier pour s'ouvrir des portes de liberté. D'où la tentative désespérée d'une écologie d'obésité : garder le beurre et l'euro du beurre. Et pourtant, qu'est ce que l'on attend, d'être comme le vent qui sème à travers champs, le grain d'un pain blanc ou noir, seul espoir que ce jour se nomme aussi demain. Notre soleil, de toute sa luminosité, offrira alors à la terre, la chaleur d'une pleine fécondité. Et c'est elle qui, en retour, permet au soleil, cette conscience d'exister.
Faim d'une nouvelle histoire.

Quily – Avril 2010

Daniel Testard